

LES JUMEAUX

DE

BERGAME,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois par  
les Comédiens Italiens ordinaires du  
Roi, le mardi 6 Août 1782.



PERSONNAGES.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

NÉRINE.

*La scène est à Paris , dans une place  
publique , où est la maison de Ro-  
sette. A la porte de cette maison  
doit être un banc de pierre.*

LES JUMEAUX  
DE BERGAME,  
COMÉDIE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

**J**E te suivrai par-tout.

ARLEQUIN.

Comme il vous plaira ; la rue est libre.

NÉRINE.

Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN.

Vous ne saurez rien ; car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE.

Mais dis-moi, je t'en supplie...

192 LES JUMENTS,  
ARLEQUIN.

Quoi ?

NERINE.

Tu es bien sûr que je t'aime.

ARLEQUIN.

Oui.

NERINE.

Et toi, m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Non.

NERINE, *en colère*,

Et tu penses, perfide ?...

ARLEQUIN.

Un moment, mademoiselle Nérine ;  
êtes-vous capable de m'écouter une mi-  
nute de sang-froid ?

NERINE.

Oui, oui ; parle, parle : je t'écoute ;  
je suis curieuse de savoir comment tu  
pourras t'excuser de cette indifférence,  
de cette froideur qui fait le malheur  
de ma vie ; comment tu pourras me  
persuader... Mais parle donc, je t'é-  
coute tranquillement.

ARLEQUIN.

Je le vois bien ; mais votre tranquillité me fait peur.

NERINE.

Allons , explique - toi , justifie - toi ; parle - moi donc.

ARLEQUIN.

Soyez juste , mademoiselle Nérine ; vous savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour ; d'après cela...

NERINE, *très-vivement.*

Tu ne m'en as jamais parlé , scélé-rat ! tu ne m'en as jamais parlé ! Te souvient-il des premiers tems que tu étois dans la maison ? Comme tu vo-lois au - devant de ce qui pouvoit me plaire ! comme tu t'empessois de faire tout l'ouvrage que je devois partager ! Tu ne m'abordois jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux , montre ; et tu n'appelles pas cela de l'amour ! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire ; dis-

moi qu'une autre plus heureuse m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien : non , traître , non , perfide ; je me vengerai , sois en sûr ; je punirai ton mépris ; et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat , je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr comme je m'occupois de t'aimer.

A R L E Q U I N .

Si vous m'écoutez toujours comme cela , jamais vous ne m'entendrez.

N É R I N E .

Mais parle donc , défends-toi ; profite de ce moment de calme.

A R L E Q U I N .

Vous savez bien , mademoiselle Nérine , qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

N É R I N E .

Après , après , après .

## ARLEQUIN.

En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute, vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurois dit : mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu.

## NÉRINE.

Comment! Que veux-tu dire? Et tu crois....

## ARLEQUIN.

Continuons à causer paisiblement. Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimois avant de vous connoître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que

196 LES JUMEAUX,  
diable! je ne vous ai jamais fait de  
mal moi; pourquoi m'aimez-vous?

NÉRINE, *dans la dernière fureur.*

Eh bien! puisque tu le veux, puis-  
que tu le désires, tu peux compter  
**sur** la haine la plus implacable. Dès  
**aujourd'hui** je te défends de me parler,  
de me regarder, de jamais te trouver  
dans les lieux où je serai. Perfide, je  
te prouverai que tu ne méritois pas  
une femme comme moi. Et ne t'ima-  
gine pas que tu pourras rire avec ta  
nouvelle maîtresse, et te moquer de  
mes chagrins: non, non, je saurai  
me venger. (*Elle lui fait faire le tour  
du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale,  
je vous poursuivrai tous les deux,  
j'allumerai ta jalousie et la sienne, je  
vous brouillerai, je vous rendrai mal-  
heureux l'un par l'autre, je ferai de  
**votre** ménage un enfer; et ton tour-  
ment sera la seule occupation et le  
seul plaisir de ma vie. Adieu.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

CETTE femme - là a une manière de s'attendrir à laquelle je ne peux pas m'accoutumer ; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah ! que Rosette est différente ! Quand je suis près d'elle , je ne tremble jamais de rien , que de ne pas lui plaire assez. Heureusement je dois l'épouser demain : Eh bien ! malgré notre mariage , je sens que j'aurai toujours cette frayeur là. Mais la voici. *(Rosette sort de sa maison avec une boîte à portrait à la main.)*

## SCÈNE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROSETTE.

BON jour , mon ami ; je t'attendois avec impatience ; jamais je ne me suis

198 LES JUMEAUX,  
tant ennuyée qu'aujourd'hui; c'est sans  
doute parce que je dois t'épouser de-  
main, et que la veille d'un beau jour  
est bien longue.

ARLEQUIN.

Je suis comme toi, ma bonne amie.  
J'ai beau écouter l'horloge à toutes les  
minutes, il ne sonne que toutes les  
heures; et quand nous sommes en-  
semble, ce drôle-là sonne les heures  
à toutes les minutes.

ROSETTE.

J'espère que notre mariage ne ré-  
glera pas cette horloge.

ARLEQUIN.

Que tiens-tu là? Voyons, montre vite;  
je suis pressé. Pour qui cela?

ROSETTE.

C'est pour toi; car c'est moi.

ARLEQUIN, regardant le portrait.

Comment! Oui, c'est toi; tu est là,  
(il montre le portrait) tu est là; (il  
montre Rosette) tu es ici, (il montre

*son cœur*) tu est par-tout : je ne m'étonne plus si je te vois par-tout.

R O S E T T E.

Mon ami, depuis long-tems je t'ai donné mon cœur ; aujourd'hui voilà mon portrait, et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.*

Qu'il est joli ! C'est un peintre qui a fait cela, ma bonne amie : j'en suis fâché : il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là ; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh ! c'est bien toi. (*Il le baise.*) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain ; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

R O S E T T E.

Rends-moi ce portrait, mon ami ; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore ; c'est l'affaire d'un moment : si tu

200 LES JUMEAUX,  
veux venir avec moi, tu l'emporteras  
tout de suite.

ARLEQUIN, *lui rend le portrait.*

Non; il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble: il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans vouloir me payer mes gages.

R O S E T T E.

Sois tranquille; je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

A R L E Q U I N.

Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colère de mon maître, c'est que je comptois lui donner à ma place mon frère jumeau, qui est en Italie; je lui ai écrit, dans cette

intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

R O S E T T E.

Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiète pas.

A R L E Q U I N.

Oh! je suis bien sûr que mon frère te plaira. Il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très-difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurois fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

R O S E T T E.

Non, mon ami: celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

A R L E Q U I N.

A propos; sûrement, il m'attend.

202 LES JUMEAUX,  
il faut que je m'en aille. Adieu, ma  
bonne amie; tâche de faire dépêcher ce  
peintre. (*Il s'en va.*)

R O S E T T E.

Oui, oui; adieu.

A R L E Q U I N, *revient.*

Ma bonne amie, n'oubliez pas que  
c'est aujourd'hui la veille de demain.

R O S E T T E.

Sois tranquille, et va-t-en.

A R L E Q U I N.

Oh! je m'en vais: adieu. (*Il revient.*)  
Ma bonne amie, vous ne savez pas;  
j'ai une peur terrible de mourir avant  
d'être à demain. Si je mourois, cela  
romproit-il notre mariage?

R O S E T T E.

Si cela t'arrive, je te promets de mou-  
rir aussi. Es-tu content?

A R L E Q U I N.

Oh! c'est trop; pourvu que je te  
voie me regretter, je serai content.

ROSETTE.

Mais veux-tu bien partir ?

ARLEQUIN.

Me voilà parti ; adieu , ma chère Rosette. (*Il lui baise la main , et ôte son chapeau au portrait en disant :* Adieu , monsieur mon ami.

## SCÈNE IV.

ROSETTE, *seul.*

COMME il m'aime ! Comme je suis heureuse ! Allons vite faire achever ce portrait ; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître , je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour , c'est de donner à celui qu'on aime. (*Rosette sort ; et l'on entend derrière la scène Arlequin cadet chanter : on le voit paroître avec une guitare sur le dos.*)

## SCÈNE V.

ARLEQUIN CADET, *seul.**(Il chante.)*

Toujours joyeux, toujours content,  
 Je sais braver la misère ;  
 Pour la rendre plus légère  
 Je la supporte en chantant.

Souvent la vie est importune ;  
 J'ai mon fardeau, chacun le sien ;  
 Ma gaîté, voilà ma fortune ;  
 Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin  
 Un court plaisir me dédommage ;  
 Quand je suis au bout du voyage,  
 Je ne songe plus au chemin.  
 Du sort je crains peu l'inconstance ;  
 Tantôt du mal, tantôt du bien ;  
 Travail, repos, plaisir, souffrance,  
 Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas  
 oublier que je meurs de faim. Mais il  
 faut que mon frère soit fou ; il m'écrit

à

à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déjà demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh! je rirai aussi, moi; mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage; peut-être ferai-je fortune ici: je montrerai l'Italien, je sais jouer de la guitare; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai oui dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays; je suis étranger; je ferai fortune. En attendant, je voudrais bien trouver mon frère. Il me vient une idée: je vais frapper à toutes les portes que je verrai; je finirai sûrement

206 LES JUMEAUX,  
par trouver mon frère. Voyons, com-  
mençons par celle-ci. (*Il frappe à la  
porte de Rosette; Rosette vient der-  
rière lui.*)

---

---

SCÈNE VI.  
ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

**N**E frappe pas si fort; tiens, voilà  
mon portrait, il est achevé. (*Elle lui  
donne la boîte.*) Je n'ai pas le tems de  
causer avec toi; la nuit vient, il faut  
que je rentre dans ma maison. Je t'at-  
tendrai demain à huit heures; notre  
mariage sera pour neuf. Adieu, mon  
ami; d'ici là, pense toujours à Ro-  
sette. (*Elle rentre, et laisse Arle-  
quin cadet stupéfait, avec la boîte à  
la main.*)



## SCÈNE VII.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

ON m'avoit bien dit que les demoiselles de Paris étoient fort prévenantes ; mais , par ma foi , je n'aurois jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie , mademoiselle Rosette ! Mais cette boîte me semble bien lourde... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or ! Elle est charmante , mademoiselle Rosette ! La fortune ne m'a pas fait attendre long-tems dans ce pays-ci. A peine débarqué je trouve une jolie fille et de l'argent. (*Il compte les louis d'or.*) Un , deux , trois , cinq... Plus j'y pense , plus je la trouve aimable ; dix , neuf , sept... Oh ! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive , et vient doucement derrière Arlequin cadet , en l'écoutant parler : celui-ci , après avoir*

208 LES JUMEAUX,  
*remis l'argent dans la boîte, s'adresse  
au portrait.)*

---

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ARLEQUIN CADET.

OUI, charmante Rosette, de toute  
mon ame je vous épouserai demain; je  
vous aimerai, qui plus est: vous avez  
des manières si séduisantes, que ja-  
mais. . . .

*(Nérine lui arrache sa boîte avec  
fureur.)*

NÉRINE.

Enfin, je te connois, monstre!

ARLEQUIN CADET.

Bon!

NÉRINE.

Je connois ma rivale. C'est donc Ro-  
sette que tu me préfères? c'est Rosette  
que tu épouses demain?

ARLEQUIN CADET, *à part.*

Tenez! l'on sait déjà mon mariage.

(Haut.) Oui, mademoiselle : est-ce une raison pour me prendre mon bien ?

N É R I N E.

Ton bien , ton bien , scélérat! . . . .  
 Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide! ton bien étoit le cœur de Nérine qui t'adoroit , qui n'aimoit que toi , dont la félicité dépendoit de toi seul : ingrat ! tu le méprises , tu compte pour rien mon amour , mes larmes , mon désespoir ! Rien ne m'arrête plus ; il est tems de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge , et le secoue rudement.*) Il est tems d'étouffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie , tu gémiras de m'avoir perdue ; je veux te voir à mes genoux me demander pardon , pleurer , mourir de douleur , et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse et s'en va.*)



## SCÈNE X.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

**E**H bien ! elle emporte la boîte...  
 Oh, eh, mademoiselle ! oh, eh ! rendez  
 au moins mes louis d'or ! Elle ne m'é-  
 coute pas : courons après, et tâchons  
 de rattraper mon argent. C'est un sin-  
 gulier pays que celui-ci ! On vous donne  
 d'une main, et l'on vous reprend de  
 l'autre.

*(Il sort; Arlequin arrive du côté opposé.)*

## SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

**G**RACE au ciel, me voilà libre, et  
 je n'aurai plus à obéir qu'à ma chère  
 Rosette. Ah ! que c'est différent d'a-  
 voir un maître ou une maîtresse ! Cela  
 ne devrait pas s'appeler de même...  
 Frappons à sa porte. *(Il frappe.)*

SCÈNE XI.  
ARLEQUIN, ROSETTE à la  
fenêtre.

ROSETTE.

Qui est là?

ARLEQUIN.

C'est moi.

ROSETTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Belle demande ! le portrait.

ROSETTE.

Quel portrait ?

ARLEQUIN.

Comment, quel portrait ! Le tien. Y  
en a-t-il deux dans le monde !

ROSETTE.

Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN.

Je l'ai dans ma poche ! et qui l'y  
auroit mis ? (*Il se fouille.*)

R O S E T T E.

C'est toi ; je te l'ai donné il n'y a pas un quart-d'heure.

A R L E Q U I N.

Tu me l'as donné ?

R O S E T T E.

Sans doute.

A R L E Q U I N.

A moi ?

R O S E T T E.

A toi-même : l'as-tu déjà oublié ?

A R L E Q U I N.

Écoutez , ma bonne amie , c'est sûrement moi qui ai tort ; car il est impossible que vous n'ayez pas raison : mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre ; faites-moi le plaisir de descendre , je vous en prie.

R O S E T T E.

Très-volontiers ; ce ne sera pas pour long - tems , car voilà la nuit.

(*Elle descend.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Que veut-elle dire? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE.

Eh bien! me voilà: que veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux mon portrait; vous me l'avez promis, il faut tenir sa parole.

ROSETTE.

Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien.

ARLEQUIN.

Allons, allons, mademoiselle Rosette; finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, ce n'est pas pour rire, mademoiselle.

ROSETTE.

Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

214 LES JUMENTAUX,

ARLEQUIN.

Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné : vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

ROSETTE.

Arlequin...

ARLEQUIN.

Après ?

ROSETTE.

Avez-vous envie de me fâcher ?

ARLEQUIN.

Comment pourrais-tu le croire ? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

ROSETTE.

Eh bien ! mon ami, finissons : songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y auroit de querelle dans notre ménage ; voudrais-tu manquer à ta promesse dès la veille ? Je ne l'ai pas mérité ; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire ; tu désirois mon por-

trait, je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le, n'en parlons plus, et je te souhaite le bon soir. (*Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.*)

A R L E Q U I N.

Ma bonne amie....

R O S E T T E.

Eh bien ?

A R L E Q U I N.

Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait.

R O S E T T E.

Ici, il n'y a pas un quart d'heure ; je revenois de chez le peintre, je t'ai trouvé frappant à ma porte ; je t'ai...

ARLEQUIN.

Moi, je frappois à votre porte?

ROSETTE.

Sans doute. Je t'ai donné la boîte où étoit le portrait; et comme tu m'avois dit que ton maître te refusoit ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédois.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE.

Oui, mon ami: en serois-tu fâché?

ARLEQUIN.

Ni fâché ni bien-aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

ROSETTE.

Ensuite, voilà tout.

ARLEQUIN.

Et tout cela est vrai?

ROSETTE, *émue*.

Comment! si cela est vrai!

ARLEQUIN.

Et où l'ai-je mise cette boîte?

ROSETTE.

## R O S E T T E.

Je l'ai laissée dans vos mains. Auzriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

ARLEQUIN, *cherchant dans sa poche.*

Oh! non, ma bonne amie: oh! mon dieu non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier; voilà tout.

R O S E T T E, *un peu émue.*

Quoi! vous ne vous souvenez pas....

A R L E Q U I N.

Si fait, si fait, ma bonne amie; j'en ressouviens à présent, je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance, et (*il soupire.*) du portrait que vous m'avez donné; je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

R O S E T T E.

En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée: mais cela

*Tome I:*

N

218 LES JUMEAUX ,  
ne peut me déplaire , et je souhaite  
de ne te voir jamais plus sage. Adieu,  
mon ami ; il fait nuit tout-à-fait , je  
me retire. A demain ; tu ne l'oublieras  
pas , j'espère ?

ARLEQUIN.

Non , sans doute ; et je vous ré-  
ponds de ne pas me faire attendre. (*Elle  
rentre chez elle : il fait nuit tout-à-fait.*)

---

## SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

IL est clair que le diable se mêle de  
mes affaires , et que c'est lui qui m'a  
escamoté mon portrait. Or , comme il  
pourroit fort bien m'escamoter aussi  
Rosette , je m'en vais me coucher à  
sa porte , et attendre le bienheureux  
jour de demain. Je ne bouge pas d'ici ;  
(*Il s'assied à la porte de Rosette.*)  
je ne ferme pas l'œil de toute la nuit :  
je m'en vais garder ma maîtresse ,

comme j'aurois dû garder son portrait ;  
et nous verrons qui sera le plus fin du  
diable ou de l'amour.

---

## S C E N E X I I I .

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQUIN CADET, *se croyant seul.*

**J**E n'ai jamais pu rejoindre cette vo-  
leuse : elle ne sait pas sûrement le cruel  
embarras où elle me met. Que de-  
viendrai-je ? Il fait nuit, et je n'ai pas  
le sou. Si mademoiselle Rosette n'a  
pitié de moi, il faudra coucher dans  
la rue.

ARLEQUIN, *à part.*

J'entends parler de Rosette.

ARLEQUIN CADET.

J'ai envie d'essayer une petite séré-  
nade ; cela engagera peut-être made-  
moiselle Rosette à m'ouvrir sa porte.  
En conscience, elle peut bien me don-

220 LES JUMEAUX,  
ner à souper la veille de notre mariage.  
Voyons.

(*Il prépare sa guitare.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Que dit-il donc de mariage?

ARLEQUIN CADET.

Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille; sa colère m'auroit gagné le cœur, si elle ne m'avoit pas pris mes louis d'or. Oh! Rosette vaut mieux; elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet: quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit. (*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQUIN, *aiguise sa batte par terre.*

J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQUIN CADET, *chante.*

Daigne écouter l'amant fidèle et tendre,  
Qui vient encor te parler de ses feux;  
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,  
En te chantant il est moins malheureux.

## SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET,  
ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE, *à voix basse.*

EST-CE toi, mon ami?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Comment ! elle lui parle !

ROSETTE.

Je t'écoute avec un plaisir...

ARLEQUIN CADET.

Oh ! je ne te rendrai jamais celui  
que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, *à part.*

Son portrait !

ARLEQUIN CADET, *chante.*

A chaque instant je veux revoir ce gage  
Qui me promet d'éternelles amours,  
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,  
Mes yeux jaloux la désirent toujours.

222 LES JUMEAUX,

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Que dis-tu ?

ROSETTE.

Je ne dis rien, mon cher ami ; j'écoute.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! la perfide ! j'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Tu demande encore un couplet ?

(*Il chante.*)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répète  
Le doux serment dont mon cœur est lié ?  
Regarde-toi, ma charmante Rosette,  
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce drôle-là me fera mourir de chagrin ; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frère.*) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, *à la fenêtre.*

O ciel ! courons à son secours.

## SCÈNE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQUIN.

**J**E voudrois bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre.

ROSETTE, *à tâtons.*

Mon cher ami, où es-tu ? N'es-tu pas blessé ? Parle vite.

ARLEQUIN.

Où, oui, je suis blessé, et cruellement blessé. La voilà donc, cette Rosette dont j'étois si sûr ! La veille de son mariage, elle trahit son mari... Allez, je vous connois à présent, et je ne vous aime plus. Oh ! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là ; mais je vous le dirai cent fois pour mourir plus vite, je ne vous aime plus ; je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE.

Je te supplie de me répondre. Que  
peux tu donc me reprocher ?

ARLEQUIN.

Ah ! ce n'est qu'à ceux que l'on es-  
time encore, que l'on fait des repro-  
ches ; et je n'ai rien à vous reprocher.  
Adieu. (*Il s'éloigne, dans le moment  
Nérine paroît.*)

## SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

**J'**ENTENDS la voix de mon traître ;  
assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, *qui a seule entendu ces  
derniers mots.*

Mais que parles-tu de perfidie ? Ar-  
lequin, mon cher Arlequin, écoute-  
moi. (*Ici Arlequin cadet, qui s'étoit  
enfui, arrive ; en entendant les der-*

niers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.)

---

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET,  
NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQUIN CADET, à Nérine, qu'il  
prend pour Rosette.

**M**E voici : puis-je te parler ?

ARLEQUIN, qui prend la voix de  
son frère pour celle de Rosette.

Vous parlerez tant qu'il vous plaira,  
rien ne peut vous justifier.

ROSETTE,

Je suis au désespoir.

ARLEQUIN CADET, à Nérine, qu'il  
trouve toujours près de lui.

Pourquoi cela, ma chère Rosette ?

NÉRINE, à part.

J'ai peine à contenir ma fureur,

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.*

Tu es trop bonne d'être en colère ;  
ce qui m'est arrivé n'est rien : ils  
étoient cinq ou six contre moi ; sans  
cela, je les aurois frottés d'importance.

ROSETTE, *qui l'entend.*

Mais, où es-tu donc ?

ARLEQUIN CADET.

Je suis ici.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui est-ce donc que j'entends ?

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

C'est moi que tu entends.

ROSETTE, *prend sa main.*

Est-ce toi ?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

NÉRINE, *le saisit.*

Oh ! je te tiens ; tu ne m'échappe-  
ras pas. (*Arlequin cadet se trouve en-  
tre Rosette et Nérine.*)

ARLEQUIN, *s'en allant dans la maison  
de Rosette.*

Tâchons de nous éclaircir.

## SCÈNE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET,  
ROSETTE.

ROSETTE.

**E**H quoi ! tu me trahissois ?

NÉRINE.

Tu croyois donc me tromper, scé-  
lérat ?

ARLEQUIN CADET.

Le diable m'emporte si je sais un mot  
de ce que vous me voulez. Au nom  
du ciel mademoiselle Rosette, ne vous  
en allez pas ; et vous, esprit, diable,  
lutin invisible, ne me serrez pas si  
fort, car j'étrangle.

NÉRINE.

Point de grace, perfide !



## SCÈNE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE,  
ROSETTE, ARLEQUIN, *qui ap-  
porte de la lumière.*

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est mon frère de Bergame !

NÉRINE.

Comment ! ils sont deux ! Tant  
mieux.

ARLEQUIN CADET, *court embrasser  
son frère.*

Ah ! mon cher frère, c'est toi !

*(Ils s'embrassent.)*

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je suis fort aise de  
te revoir, quoique vous ne vous con-  
duisiez pas en trop bon frère.

ROSETTE.

Quelle ressemblance ! Mais mon  
cœur n'en est pas la dupe.

*(Elle prend la main de l'aîné.)*

## ARLEQUIN.

Il l'a été cependant ; car vous lui avez donné votre portrait.

## ARLEQUIN CADET.

Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frère a des torts avec vous ; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivois, mademoiselle Rosette est venue très-poliment me donner son portrait et de l'argent : l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étois insensible à votre amour, tandis que j'aurois donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

## ARLEQUIN.

D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien. (*Il montre son frère.*)

230 LES JUMEAUX,  
NÉRINE.

Vous m'avez appris qu'il faut se connoître avant de s'aimer.

ARLEQUIN CADET.

Voyez mon étourderie ! avec vous , j'ai commencé par la fin. D'ailleurs , vous connoissez mon frère ; c'est tout comme si vous me connoissiez : vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux , c'est que je suis le cadet ; et si vous aviez la bonté de m'aimer , je me croirois l'aîné de la famille.

ARLEQUIN.

Allons , mademoiselle Nérine , il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQUIN CADET.

Eh bien ?

NÉRINE.

Eh bien ! je vois qu'il faut toujours lui rendre son portrait , et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

## A R L E Q U I N.

Mes amis , nous voilà tous contens ;  
aimons-nous bien : mais si vous m'en  
croyez , n'habitons pas dans la même  
maison ; il pourroit arriver des mépri-  
ses de plus grande conséquence que  
celle d'aujourd'hui.

## V A U D E V I L L E.

A R L E Q U I N C A D E T , à *Nérine*.

La foi que vous m'avez promise ,  
Ne la dois-je qu'à votre erreur ?  
Trop souvent c'est une méprise ,  
Lorsque l'on croit être au bonheur.  
Dissipez ma frayeur extrême  
En me promettant de nouveau  
Que vous m'aimerez pour moi-même ,  
Et non pas comme son jumeau.

## N É R I N E.

Éloignez de vaines alarmes ,  
L'hymen unira nos deux cœurs ;  
D'un rival vous avez les charmes ,  
Mais vous n'aurez pas ses rigueurs.

Pour fixer mon ame incertaine,  
L'Amour me prête son flambeau ;  
A l'aimer je perdis ma peine,  
Vous ne serez point son jumeau.

ARLEQUIN, à *Rosette*.

Souviens-toi bien de l'imposture,  
Qui pensa faire mon malheur :  
En amour la moindre piquure  
Blesse profondément le cœur.  
Si jamais un amant fidèle,  
Brûlant d'un feu toujours nouveau,  
Te jure une ardeur éternelle,  
Prends y garde, c'est mon jumeau.

ROSETTE, au cadet,

Mon ami, devenez mon frère,  
L'amitié vaut bien les amours ;  
Et si votre sœur vous est chère,  
Je vous reconnoîtrai toujours.

(à *Arlequin*.)

Je devois me laisser surprendre,  
L'amour n'a-t-il pas un bandeau ?  
Si mon cœur a pu se méprendre,  
Ce n'étoit qu'avec ton jumeau.

FIN DU TOME PREMIER.

